

## Vérité et mensonge dans *Un Amour de Swann* de Marcel Proust

Roland GROSSMANN

**D**u côté de chez Swann inaugure la cathédrale de mots que constitue *La Recherche du temps perdu*<sup>1</sup>. Composée par ajouts successifs à des moments différents, c'est pourtant une œuvre d'une seule coulée qu'on a comparée à la trilogie de Wagner. L'auteur a passé les dix dernières années de sa vie à enrichir la texture, à élargir les proportions et l'unité structurale de cette œuvre dont le seul mérite est dans la solidité des moindres parties<sup>2</sup>. Son architecture est construite autour du récit d'un narrateur dans un présent intemporel, racontant les différentes époques de sa vie passée. Les lieux et les personnages se présentent en évolution. Les destins sont parallèles ou croisés.

Le jeune Proust aimait lire. Les livres étaient ses amis. Il écrira dans *Sur la lecture* : *On aime toujours un peu sortir de soi quand on lit*. Lire, est-ce converser avec les meilleurs esprits de tous les temps, comme le pensait Descartes ? Est-ce rêver, voyager dans un monde intérieur, comme le croit Proust ? On peut rêver de Venise, rien qu'en se souvenant d'un voyage passé, rêver de voyages, rien qu'en regardant un indicateur de Chemin de fer. Je me focaliserai sur le rêve qui termine *Un amour de Swann*, récit à la troisième personne, intercalé entre les parties intitulées *Combray* et *Noms de pays, le nom*, dans lesquelles un adulte se penche sur son passé.

*Un amour de Swann*, roman dans le roman, n'est qu'une reconstruction, après coup, des milieux fréquentés par Swann, à l'époque précédant la naissance du narrateur. Nous sommes donc en présence d'une œuvre où l'imagination transcende la mémoire et préfigure *La Recherche du temps perdu*.

On peut se demander comment le narrateur a pu appréhender le rêve de Swann, sinon que les vérités révélées par ce rêve final sur le comportement

- 
1. Marcel Proust naquit à Auteuil le 10 juillet 1871. Il meurt le 18 novembre 1922 chez lui, dans le 16<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Sa mère, Jeanne Weil, est la fille d'un riche agent de change juif d'origine messine.
  2. PROUST (Marcel), *Lettre au comte Jean de Gaigneron*, cité par ASSOULINE (Pierre), *Auto dictionnaire Proust*, Omnibus, 2011, p. 246.



Charles Haas, troisième à partir de la gauche. C'est le modèle de Swann. Il est ici avec Mme Strauss et Émile Strauss.

d'Odette sont en résonance avec l'évolution de son propre amour pour Gilberte, la fille de Swann, dans la troisième partie, puis, plus tard, pour Albertine.

Je survolerai d'abord la première et la troisième partie de *Du côté de chez Swann*, publié en 1913, avant de présenter l'évolution de cet amour tel que le présente *Un amour de Swann*. Puis j'évoquerai les révélations du rêve en les reliant au reste de l'œuvre.

Swann joue un rôle important dans *La Recherche* pour deux raisons : 1) C'est le père de Gilberte, premier amour à faire souffrir le narrateur, 2) Il préfigure en négatif l'importance de la création littéraire chez ce dernier, doutant longtemps de ses qualités d'écrivain, dans une œuvre à la construction de laquelle le lecteur assiste.

## Les trois parties de *Du côté de chez Swann*

### Combray

Au début de Combray, le narrateur, adulte, se réveille, ne sachant où il se trouve : il confond la chambre où il est avec toutes celles où il a dormi dans le passé. Il finit par se situer dans le château de Tansonville où il est l'invité de Madame de Saint-Loup. Elle n'est autre que Gilberte, la fille de Swann, ami de la famille, qu'il aimait jadis. Certains ont reproché à Proust la longueur de cette description inaugurale. Elle paraît nécessaire à l'auteur pour l'équilibre d'un ensemble reliant la situation d'incertitude d'un rêve à la vérité qui ne se révèle qu'à la fin de l'œuvre. Proust n'aime pas les anecdotes qui ne sont que des récits parasites cachant, « comme une végétation folle », une ligne architectonique « déjà assez complexe par elle-même »<sup>3</sup>. Il écrit dans sa lettre à Benjamin Crémieux : on méconnaît que ses livres sont une construction, mais « à ouverture de compas très étendue », pour que la composition rigoureuse à laquelle il a tout sacrifié soit « assez longue à discerner » : « On ne pourra le nier, quand la dernière page du Temps retrouvé (écrite avant le reste du livre) se refermera exactement sur la première visite de Swann.<sup>4</sup> »

3. PROUST (Marcel), *Lettre à Louis-Martin Chauffier* citée par ASSOULINE (Pierre), *Auto dictionnaire Proust*, p. 155.

4. Cité par ASSOULINE (Pierre), *Auto dictionnaire Proust*, p. 247-248.

Dans cette première partie, les visites de Swann sont liées au drame du coucher, quand la mère, s'attardant avec son invité, refuse de monter dans la chambre de l'enfant pour lui accorder le baiser auquel il avait droit. Cette scène, où il retrouve sa mère et où le père renonce à son autorité, sera déterminante. L'inconséquence de ce dernier serait le point de départ de tous les maux psychiques et physiques du narrateur : elle aurait causé sa maladie nerveuse et l'impossibilité de maîtriser ses désirs. Un peu plus loin, Swann compare la fille de cuisine à la « Charité de Giotto » et ainsi l'embellit par l'art. L'antisémitisme du grand-père révèle un interdit latent contre Swann, malgré le libéralisme de la grand-mère. C'est un ami de la famille du narrateur, mais qu'on ne reçoit qu'en l'absence de sa femme !

La venue de Vinteuil laisse présager le rôle de la musique dans l'embellissement de l'amour de Swann pour Odette. Le romancier oppose déjà les promenades des deux côtés de Combray, le « côté de Méséglise » ou « côté de chez Swann » et « le côté de Guermantes », deux côtés inconnaisables l'un à l'autre, mais que Swann, puis le narrateur relieront. C'est grâce à Swann que le lecteur entrera dans la bourgeoisie parisienne, dans le salon de Madame Verdurin, type de la bourgeoisie riche parvenue et snob.

Le jeune Marcel, attiré par l'odeur des lilas venant du parc de Swann, voit apparaître une fillette qui lui fait un geste qu'il croit indécent ! Elle se révélera être Gilberte. Elle suscite la peur chez celui qui n'est encore qu'un enfant.

Les visites à l'église du jeune Marcel, les vitrages des chevaliers Guermantes du temps des croisades et la contemplation de la duchesse de Guermantes qu'il y rencontre amorcent son intérêt pour le faubourg Saint-Germain qu'il analysera. C'est autour des Guermantes et du frère du duc de Guermantes que Proust regroupera « la galerie des aristocrates, en commençant par la princesse Mathilde, la seule personne historique qu'il décrit de son propre nom, en finissant par des parents et amis de second et de troisième



Swann compare la fille de cuisine à La Charité de Giotto et l'embellit par l'art.



M<sup>me</sup> Émile Strauss, amie de Proust, tenait salon Bd Saint-Germain. Elle inspira quelques traits de M<sup>me</sup> de Guermantes.

ordre, qui gravitent autour du soleil des Guermantes et représentent toutes les nuances infinies du snobisme, de l'arrivisme et de la bêtise.<sup>5</sup> »

On a surtout retenu, de cette partie, l'expérience de la petite Madeleine. Du souvenir de celle-ci naît une chambre, puis des personnes, des événements ! Tout Combray ressuscite, « sorti, ville et jardin de ma tasse de thé ». Mais un souvenir, chez Proust, renvoie à de multiples moments différents du passé. Dans cette exposition apparaissent la cuisinière de la grand-tante Léonie qui passera plus tard au service du narrateur, Bergotte, le romancier qu'il prendra pour modèle, Vinteuil, le compositeur méconnu dont il ignore encore la musique. Quelle est la face vraie d'un être si des retournements s'opèrent avec le temps ? Déjà la lanterne magique, cet ancêtre du projecteur de diapositives en couleurs, fait surgir dans la nuit des images qui plongent le jeune Marcel dans un monde féérique. L'adulte jettera sa lanterne d'analyste dans les recoins les plus secrets de l'âme humaine.

### *Noms de pays : le nom*



Portrait par Nadar de Marie de Bernardaky. Seul amour féminin connu de Proust : elle inspira le personnage de Gilberte Swann.

Dans la troisième partie, le héros adulte amorce une réflexion sur le passage des mots aux noms et aux réalités que sont les lieux et les personnes. Le nom de Balbec lui inspire le désir des tempêtes et du gothique normand. Revenant sur son passé, il décrit la complicité dans le jeu avec Gilberte et les tourments de son amour naissant. Il oppose les deux Gilberte, l'objet de ses rêves et la Gilberte réelle. Il reçoit des cadeaux de Gilberte dont un livre sur Racine de Bergotte qui figure pour le jeune adolescent l'idéal de l'écrivain. Le narrateur insiste sur le prestige nouveau de Swann, le père de Gilberte. Il exprime sa déception à voir Gilberte heureuse de pouvoir partir en voyage avec sa mère et de ne pas venir les jours suivants le retrouver dans le parc. Il attend une lettre d'elle annonçant son amour. Il éprouve du plaisir à prononcer le nom de Swann et de parler de tout ce qui touche à Gilberte. Il imite Swann que sa propre mère rencontre aux Trois-Quartiers. Il se promène en dehors des Champs-Élysées, les jours où Gilberte ne vient pas, du côté de la maison des Swann, près du Bois, ou vers le bois de Boulogne, où se promène Madame Swann. Le narrateur regrette ce temps passé qui n'existe plus !

5. CZAPSKI (Joseph), *Proust contre la déchéance*, Les Éditions noir sur blanc, 2011 (1987, 1943), p. 50.

### **Un amour de Swann**

Dans ces deux parties, Proust introduit une distance entre le jeune héros et le narrateur adulte, ce qui permet de dépeindre avec un détachement ironique les événements. Les deux portes de cette cathédrale de mots encadrent l'entrée principale qui révèle un amour de Swann, partie centrale, seule partie écrite à la troisième personne. C'est le récit d'un amour passionné, de sa naissance à sa mort, avec toutes les nuances des sentiments, mépris, admiration, peur, haine, et surtout jalousie. Le narrateur reconstitue le milieu des Verdurin à l'époque du mariage de ses parents, dans un passé situé avant sa naissance. Il raille finement le petit noyau de ces bourgeois riches, épris de mécénat, entichés d'art, admirant tout ce qui est en vogue dans les milieux tenus pour distingués. Pour faire partie du clan, il faut admirer le jeune pianiste qui joue Wagner. Le narrateur présente d'abord ce milieu avec les yeux de l'amour naissant de Swann pour Odette de Crécy qui l'y avait introduit. C'est une cocotte protégée de Madame Verdurin. Le lecteur sait d'emblée la vérité. Swann, au contraire, s'illusionnera jusqu'à la fin sur son amour, en trouvant chaque fois de nouvelles excuses à celle qu'il aime : « La vérité qu'il chérissait, c'était celle qu'il dirait à Odette ; mais lui-même pour obtenir cette vérité, ne craignait pas de recourir au mensonge. Le mensonge qu'il ne cessait pas de peindre à Odette comme conduisant à la dégradation toute créature humaine. En somme il mentait avec Odette, il n'était pas moins égoïste. <sup>6</sup> »

Elle a su flatter son goût pour la peinture : Swann avait fréquenté jusque-là les salons aristocratiques du faubourg Saint-Germain. Il est décrit comme un esthète qui envisage d'écrire une étude sur Vermeer de Delft qu'il n'écrira jamais. C'est aussi un amateur de femmes qui continue, avec une certaine muflerie, à voir, en concurrence avec Odette, une petite ouvrière. Swann fait d'abord la meilleure impression sur l'hôtesse. Il est invité à visiter l'atelier de Monsieur Biche qui s'avérera être le peintre Elstir. Le narrateur brosse un portrait cruel de Madame Verdurin trônant sur un siège-perchoir. Swann se plaît cependant dans la société des Verdurin qui n'aiment pas les « ennuyeux ».

Dans sa première visite dans la chambre d'Odette, Swann la trouve d'un goût douteux. Mais elle sera embellie par sa ressemblance avec la Séphora de Botticelli ! « L'enchantement pratiqué par le tableau est suffisamment puissant pour conférer à Odette une résonance esthétique qu'elle-même n'aurait pu lui apporter. [...] Dans le reflet de la peinture, la cocotte au catleya est transfigurée en quelqu'un de bon, de biblique. »<sup>7</sup> La cérémonie des catleyas, qui deviendra une métaphore pour « faire l'amour », le visage florentin et la phrase musicale sont les points forts d'une passion qui s'aveugle sur les goûts vulgaires de son

---

6. PROUST (Marcel), *Du côté de chez Swann*, (II), Gallimard, 1954, p. 183.

7. KARPELES (Éric), *Le musée imaginaire de Marcel Proust*, Traduit de l'anglais par Pierre Saint-Jean, 2009, p. 24.



amante. Croyant vivre la « vraie vie », adoptant le goût de sa nouvelle maîtresse, il se déprécie à ses yeux. Le lecteur sait déjà qu'elle a été une femme entretenue et qu'il ne fait que remplacer un autre. Mais il ne sera plus admis chez les fidèles, quand on flairera en lui un homme de culture : « Lors d'un dîner où assistent l'inénarrable docteur Cottard, aux jeux de mots débiles, le professeur Brichot, empesé dans sa cuistrerie universitaire, pédant, vulgaire, et Forcheville, introduit dans le milieu lui aussi par Odette, Swann, homme de goût, demeure de glace devant les « mots » de ces dindons, refuse de répondre aux questions venimeuses qu'on lui pose et ne prête pas la moindre attention à l'insignifiant Forcheville.<sup>8</sup> » Mais il ignore que son comportement a signé sa disgrâce.

En effet, ses relations aristocratiques et sa culture déplaisent et lui font perdre une partie de ses charmes. Les membres du clan supportent de moins en moins son autre vie mondaine. Continuant à assister aux soirées, réentendant la phrase de Vinteuil, elle lui donne l'impression de toucher d'invisibles réalités et devient le morceau symbolique de son amour pour Odette.

Mais l'arrivée de Forcheville chez les Verdurin change tout. Swann demande à saluer son vieil ami *Saniette* dont il admire la science d'archiviste. Or il ne veut pas le défendre dans une joute avec Forcheville. Face à ce dernier, Swann s'enferme à chaque incident. Forcheville fait le beau et flatte chaque convive. Lui aussi, épris d'Odette, exprime son sentiment à son égard. Madame Verdurin, en entremetteuse, projette de les inviter tous les deux, sans Swann, qui tombe en disgrâce auprès d'elle. Ce dernier continuera à entretenir Odette, quoique n'étant plus invité dans les sorties organisées par les Verdurin. Certes Odette reconnaît encore l'ascendant qu'il a sur elle. Mais la jalousie de Swann le conduit à frapper le soir à sa fenêtre pour voir s'il n'y a pas quelqu'un chez elle et, peu après, à lire, par transparence avec une bougie, la lettre à Forcheville qu'elle lui avait confiée. Les soirées séparent les deux amants. Le regard sur ce milieu devient critique, au fur et à mesure que Swann l'observe à travers les yeux de sa jalousie pour Odette.

Dans la soirée chez la marquise de Saint-Euverte, Swann est tout aussi critique sur la société aristocratique liée aux Guermantes. Il entend une dernière fois la sonate de Vinteuil qui lui rappelle les souvenirs de son amour. Mais, pendant le concert, il est distrait par l'arrivée de la princesse des Laumes, la future duchesse de Guermantes. La mémoire musicale s'éclipse avec l'amour d'Odette. L'indifférence fait son chemin. Swann projette de voyager. Dans un rêve, il souhaite la mort d'Odette. Celle-ci part en Égypte avec Forcheville. Swann reçoit une lettre anonyme affirmant qu'Odette a été la maîtresse d'innombrables hommes parmi lesquels Forcheville et le peintre. Mais aussi de femmes et qu'elle a fréquenté des « maisons de passe » ! Swann est tourmenté par la pensée qu'il y a parmi ses amis un être capable de lui avoir adressé cette lettre (car, par certains détails, elle révèle chez celui qui l'a écrite une connaissance familière

---

8. GROS (Bernard), *Profil d'une œuvre, À la recherche du temps Perdu, Marcel Proust*, Hatier Littérature, p. 18.

de sa vie). Et une véritable enquête policière sur ce que le lecteur sait déjà. Le passage sur les Filles de marbre lui rappelle la possibilité des rapports homosexuels entre Odette et Madame Verdurin. Il questionne Odette sur Madame Verdurin. Sa propre souffrance augmente des révélations d'Odette sur son passé. Il se renseigne dans les maisons closes. Les Verdurin achètent un yacht et Odette y fait de nombreux voyages. Madame Cottard, la femme du médecin ridicule par sa prétention à citer mal à propos des expressions toutes faites, le rencontre dans un omnibus. Elle lui explique qu'Odette a toujours beaucoup d'amitié pour lui. Il apprend avec indifférence que Forcheville a été l'amant d'Odette.

## **Le rêve de Swann**

Peu avant le rêve, après l'évocation des amants d'Odette, Swann se souvient de ce qui s'était passé en lui, et établit une correspondance entre l'affaiblissement de son amour et l'affaiblissement de son désir d'être amoureux. Il est amené à évoquer le temps où il avait tant souffert, mais aussi le temps où il avait connu paradoxalement « une manière de sentir si voluptueuse » : « il aurait voulu apercevoir comme un paysage qui allait disparaître cet amour qu'il venait de quitter : mais il est si difficile d'être double et de se donner le spectacle véridique d'un sentiment qu'on a cessé de posséder [...] » D'où la comparaison avec un morne Parisien qui quitte Venise pour retrouver la France. D'où un réveil qui introduit un autre personnage qui n'est autre que le mari d'Odette de Crécy : « Même, comme ce voyageur, s'il se réveille seulement en France, quand Swann ramassa par hasard près de lui la preuve que Forcheville avait été l'amant d'Odette, il s'aperçut qu'il n'avait aucune douleur, que l'amour était loin maintenant et regretta de n'avoir pas été averti du moment où il le quittait pour toujours [...] » Pourtant il se trompait, il la reverrait encore « dans le crépuscule d'un rêve. » Dans ce rêve final, des personnages, plus ou moins déguisés, plus ou moins fuyants, se retrouvent, les uns, montant, les autres, descendant. La symbolique de la montée et de la descente est facile à deviner, quant à l'amour entre individus ou à leur position sociale.

Swann se promène avec Madame Verdurin, le docteur Cottard, un jeune homme au fez qu'il ne peut identifier<sup>9</sup>, le peintre (?), Odette, Napoléon III et son grand-père sur un chemin qui surplombe la mer à pic de très haut, tantôt de quelques mètres seulement, « de sorte qu'on montait et redescendait constamment ; ceux des promeneurs qui descendaient déjà, n'étaient plus visibles à ceux qui montaient encore. » On pense à la succession des amants d'Odette. Chacun à son tour est en quête de son Eurydice aux enfers. Justement : « Par moments les vagues sautaient jusqu'au bord et Swann sentait sur ses joues ses éclaboussures glacées. Odette lui disait de les essayer, il ne pouvait pas et il en

---

9. Un *fez* est une calotte tronconique portée en Afrique du Nord ou au Moyen-Orient.

était confus vis-à-vis d'elle ainsi que d'être un homme en chemise de nuit. » Cette image complexe évoque l'eau des larmes, mais surtout l'éclaboussure de sa réputation et la perte de sa fierté d'être homme, lorsqu'il paraît dépouillé de ses habits de ville, en rencontrant ses amis, au courant de ce désamour d'Odette pour lui. Le nez de Madame Verdurin s'allonge, elle porte de grandes moustaches. C'est une allusion à l'homosexualité entre Odette et Madame Verdurin. Il se détourne pour regarder Odette. Il se sent l'aimer tellement qu'il l'emmènerait tout de suite. Il est obligé, sans se retourner vers elle, de répondre en souriant à une question de Madame Verdurin. Il éprouve de la haine pour Odette. Il continue à monter avec Madame Verdurin, c'est-à-dire à s'éloigner d'Odette qui descendait en sens inverse. « Le peintre fait remarquer que Napoléon III s'est éclipsé [...] Elle est sa maîtresse. [...] Ils s'étaient certainement entendus entre eux. Ils n'ont pas voulu se dire adieu ensemble à cause des convenances. » Napoléon, c'est Forcheville ! Il porte la Légion d'honneur, signe de distinction, car il part avec Odette : « Le jeune homme inconnu se mit à pleurer [...] ».

Ainsi Swann se parle-t-il à lui-même, car le jeune homme qu'il n'avait pu identifier d'abord est aussi lui : comme certains romanciers, il avait distribué sa personnalité à deux personnages, celui qui faisait le rêve, et un autre qu'il voyait devant lui, coiffé d'un fez. On peut aussi faire l'hypothèse hardie que ce jeune homme, c'est aussi Marcel, jeune homme rêvant d'amour pour la fille de Swann et décrivant objectivement la fille réelle : « Mais d'images incomplètes et changeantes, Swann, endormi, tire des déductions fausses, ayant d'ailleurs un tel pouvoir créateur qu'il reproduit par simple division comme certains organismes inférieurs. Avec la chaleur de sa propre main, il modèle le creux d'une main étrangère qu'il croit serrer, et de sentiments et d'impressions dont il n'a pas conscience encore, il fait naître comme des péripéties qui, par leur enchaînement, amènent dans le sommeil le personnage nécessaire pour recevoir son amour et provoquer son réveil. »

Suit le passage d'une nuit noire à l'épisode de l'incendie. L'apparition du feu, liée à la main tendue précédemment, fait penser à Orphée, qui était bien arrivé à sortir Eurydice des Enfers, mais ce dernier se retournant, elle y entra définitivement. Maintenant il ne reverra plus Odette (pourtant il l'épousera !). Swann effectue aussi des interprétations rationnelles et justes pour les autres personnages. Ainsi Charlus, frère du duc de Guermantes, qui sera présenté comme « homme-femme » dans Sodome et Gomorrhe, a bien été autrefois l'amant d'Odette (les hommes-femmes, selon Michel Schneider, seraient en fait des enfants-mères). Mais ce n'est pas lui qui a mis le feu, c'est le valet de Swann qui est venu le réveiller : « Cependant ses paroles, en pénétrant dans les ondes du sommeil, n'étaient arrivées jusqu'à sa conscience qu'en subissant cette déviation qui fait qu'au fond de l'eau un rayon paraît un soleil, de même qu'un moment auparavant, le bruit de la sonnette, prenant au fond de ces abîmes une sonorité de tocsin, avait enfanté l'épisode de l'incendie. » On note ici une description vraie présentée sous une forme particulièrement poétique. Elle fait penser aux descriptions exactes, mais pleines de digressions, des églises dans la région de Combray.



« Cependant le travail qu'il avait sous les yeux vola en poussière. » Il est question d'« une sorte d'enchaînement nécessaire. » Selon Proust, seuls « les souvenirs involontaires » restituent notre passé : « La mémoire travaille comme la métaphore : elle rapproche deux moments analogues et nous restitue l'un dans l'autre.<sup>10</sup> » Pour Proust, la mémoire involontaire lie un événement présent à un événement passé et le rend en quelque sorte éternel lorsqu'il est représenté par l'art, ainsi une lecture solitaire qui fait rêver, une sensation, l'observation d'un détail de la nature, par l'intermédiaire de la rêverie, conduit à la création artistique : « Dire que j'ai gâché des années de ma vie, que j'ai voulu mourir, que j'ai eu mon plus grand amour pour une femme qui n'était pas mon genre.<sup>11</sup> » La vérité éclate aux yeux de Swann : il a souffert pour rien. Il a aimé une femme qui ne lui plaisait pas, qui n'était pas son genre, un être dont le vide intérieur « donne l'illusion d'une profondeur insaisissable ». Le lecteur attentif l'avait compris. N'est-ce pas aussi la vérité du narrateur, amoureux de Gilberte, la fille de Swann, et du narrateur âgé, amoureux d'Albertine ? C'est le drame de deux personnalités sensibles. Ce rêve guérit définitivement Swann de son amour. Il lui apprend aussi la vérité cherchée en vain tout au long de cette histoire. Cette vérité, le lecteur attentif l'avait découverte dès les premières pages du livre. Mais c'est grâce à l'art de l'auteur.

### Trois prolongements

Je propose quatre interprétations du rêve. Puis je présenterai la vérité telle que Proust la conçoit. Enfin j'évoquerai quelques fins de vie dans le roman comparées à celle de l'auteur.

### Quatre interprétations du rêve

**1. Psychologique.** La vérité éclate aux yeux de Swann : il a aimé un être dont le vide intérieur « donne l'illusion d'une profondeur insaisissable ». N'est-ce pas aussi la vérité du héros, amoureux de Gilberte, la fille de Swann, et du narrateur âgé, amoureux d'Albertine ? C'est le drame de deux personnalités sensibles. Ce rêve guérit définitivement Swann de son amour. Il lui apprend aussi la vérité cherchée en vain jusqu'alors.

**2. Psychanalytique.** Notez le rapprochement d'Albertine avec la mer (mère). La mère du narrateur n'apparaît guère dans le reste de l'œuvre. Mais trois figures maternelles y suppléent. D'abord la grand-mère, amoureuse de M<sup>me</sup> de Sévigné. Elle sort par tous les temps et se souciera de la santé du jeune adolescent. Tante Léonie veut tout savoir de ce qui se passe dans Combray.

---

10. LAGET (Thierry), *L'Abécédaire de Proust*, Flammarion, 1998, p. 76.

11. CONIO (Gérard), *Lire Proust*, Pierre Bordas et fils, 1989, p. 26.

C'est une voyeuse qui transmettra cette qualité au narrateur. Enfin Françoise, la servante si dévouée à tante Léonie, puis à la famille du narrateur. Elle paraît cruelle avec la fille de cuisine. Mais elle manifestera un dévouement sacerdotal pour le narrateur. Proust a été marqué par la pensée juive de sa mère. Chaque individu évolue et présente des faces contrastées. Madame Verdurin a fait subir à Saniette les pires vexations. Pourtant, lorsque ce dernier sera ruiné, personne ne s'en occupera, sauf les Verdurin. Ainsi aucun personnage de Proust n'est figé comme une statue<sup>12</sup>.

**3. Sociologique.** La montée et la descente suggèrent aussi un rapport avec la position sociale des individus. Des deux chemins de Combray, l'un monte. La femme de Swann, à sa mort épousera le comte de Forcheville. Sa fille épousera Saint-Loup, un Guermantes. Sa petite-fille réunira les deux chemins. Que dire de la déchéance du prince de Guermantes qui, après son veuvage, épousera Madame Verdurin, alors qu'elle avait longtemps pris les nobles qui ne fréquentaient pas son salon pour des ennuyeux ? La sociologie suit des chemins croisés. Les nobles descendent dans la hiérarchie sociale et les bourgeois montent. Gilberte représente un chemin. En effet, elle passera du côté de la bourgeoisie de Swann à celui de l'aristocratie, en épousant Saint-Loup. Le narrateur idéalise la duchesse de Guermantes et son milieu : partant lui aussi à la conquête du monde, il fréquentera d'abord des salons de la bourgeoisie, puis de la noblesse. Madame Verdurin, vrai personnage de comédie, n'a aucune imagination. Snob entre toutes, elle méprise tous ceux qui l'ignorent du haut de leur particule. Elle n'est sensible qu'à ce qui touche ses plus proches. Elle veut attirer l'attention de tout le monde et rester le centre d'un clan. Tout doit dépendre d'elle, tout plaisir venir d'elle. Elle deviendra duchesse de Duras, puis épousera le vieux prince de Guermantes. La dernière « matinée chez la princesse de Guermantes » est, en fait, une matinée chez la Verdurin.

**4. Littéraire.** Swann se dédouble comme le héros-narrateur à l'affût de tout ce que cachent les personnes qu'il rencontre, soucieux d'observer le monde et de recréer son monde à lui. Proust est entraîné vers la *société nobiliaire* par un snobisme à forme d'ambition mondaine. Ayant amassé une riche documentation, il n'ira plus dans le monde que pour continuer à enrichir son œuvre. La dernière servante de Proust, Céleste, lui reprocha ses fréquentations. Il lui répondit que cela était indispensable pour les renseignements qu'elles lui fournissaient. Selon ses dires, il n'était pas dans le cirque, mais il regardait attentivement ceux qui y sont.

---

12. Le Lorrain Michel Louyot a développé l'idée d'un dualisme dans sa famille et dans l'Histoire de la Lorraine. Il a été lui-même marqué par Heinz Wismann, amoureux de la France, et son livre *Penser entre les langues*, WISMANN (H.), Albin Michel, 2012. Or Proust a l'art de faire saisir les contradictions de ses personnages.

### *La vérité selon Proust*

Elle n'est ni scientifique, ni philosophique. Proust était apparenté à Bergson et à Michel Bréal. Alfonse Darlu, excellent professeur de philosophie, le forma. Il étudia Kant et Schopenhauer. Il connaît les ouvrages de savants médecins, l'œuvre de Darwin, des livres d'histoire dont *Les Mémoires de Saint-Simon*. Mais la vérité, pour lui, se présente sur une échelle de cinq degrés :

1. La mondanité comme l'amitié est le degré zéro de la vérité. Dans la conversation, tantôt on brille devant ses semblables, tantôt on les flatte. Dans les deux cas, le mensonge est inévitable.

2. Pour Proust, la sensation, individuelle, particulière, est porteuse de vérité. Elle met en présence l'esprit d'une personne et une matière.

3. La mémoire involontaire met l'individu sur le chemin de la vérité. Le narrateur est saisi une dizaine de fois d'une sensation présente qui lui rappelle une sensation passée, rendant actuel son environnement d'alors.

4. La vérité de l'amour se caractérise par la jalousie et l'homosexualité. Le désir amoureux dans *La Recherche* n'est qu'attente, et sa satisfaction ennui. Stendhal caractérise l'amour par la cristallisation, Proust par la jalousie, ce qui conduira le narrateur à une interminable enquête sur le comportement d'Albertine et à en faire sa prisonnière. Entendons-nous ! Le narrateur n'est pas homosexuel. Il parle toujours de l'homosexualité comme d'un vice. Proust lui-même s'est battu en duel contre un journaliste qui l'avait traité d'efféminé. Mais la curiosité du héros est malade et le narrateur consacre une vingtaine de pages à expliquer toutes les formes d'homosexualité. Enfin, nombreux sont les personnages qui se révéleront homosexuels.

5. Grâce à l'art de l'auteur, la vérité que cherche le héros se dévoilera lorsqu'il aura compris les leçons de la vie. Dans *Le temps retrouvé*, narrateur et héros se confondent pour se rendre compte que les rêveries passées étaient un mélange confus d'idéaux et de désirs. Ainsi l'art seul permet de traduire les vérités révélées par la mémoire involontaire. Par l'imagination, le monde élargit ses possibilités d'existence. L'art suppose l'admiration. Il multiplie le monde, donne de la profondeur, enfin, c'est une forme de salvation de la vie. Selon Gilles Deleuze : « Tous les signes convergent vers l'art, tous les apprentissages, par les voies les plus diverses, sont déjà des apprentissages inconscients de l'art lui-même <sup>13</sup>. »

### *Trois fins de vie dans La Recherche*

1. Marcel Proust a vécu une grave dépression à la mort de sa mère. Ce n'est qu'après ce long deuil qu'il eut le courage d'entreprendre son œuvre. Dans le roman, lors de la mort de la grand-mère, le héros paraît d'abord indif-

---

13. DELEUZE (Gilles), « Proust et les signes », *Lire, hors-série*, n° 16, p. 88.

férent. Mais un an après, il revit cette mort, pris d'un vif remords. Les sentiments ambigus de Marcel se portent sur la grand-mère.

2. Swann, se sentant mourir, voulut faire ses adieux aux Guermantes dans les salons desquels il avait brillé par son intelligence et son esprit. Le duc attendait la duchesse devant le carrosse qui devait le conduire à une réception mondaine. Il dit à Swann : « Mon petit Swann, ce n'est rien, ce n'est rien ! » À l'arrivée de son épouse, il partit, laissant Swann mourir, seul dans sa chambre, sans avoir terminé l'ouvrage qu'il préparait sur Vermeer. Amateur d'art, il meurt sans avoir produit d'œuvre !

3. Proust fera mourir Bergotte justement devant la vue de Delft de Vermeer. En répétant ces mots « Le petit pan de mur jaune ! Le petit pan de mur jaune ! » : Il avait pris conscience du fait qu'il n'était pas un vrai écrivain. Or Swann et Bergotte, comme le peintre Elstir, sont présentés comme des modèles qu'admirait le jeune Marcel. Selon Jean Blain : « Il faut peut-être avoir éprouvé soi-même l'ennui du monde des salons pour saisir la vérité profonde de Proust, à savoir que les paradis sont ceux que l'on a retrouvés par l'art. »

Ainsi deux mouvements s'opposent : la conquête du monde, le repli dans la chambre avec la lecture, le rêve et la création artistique. Swann est le prophète qui annonce en négatif la réussite du narrateur.

## Conclusion

En conclusion, *La Recherche*, roman initiatique, n'est-elle pas la quête d'une vérité essentielle sur le monde ? Mais le narrateur poursuit longtemps des fantômes dont la réalité est le fruit de son imagination<sup>14</sup>. Les noms et les lieux qui font rêver, les personnes et les choses désirées, déçoivent. Relisant *Les Plaisirs et les Jours*, André Gide s'est étonné d'y trouver déjà des textes qui annoncent *La Recherche*, mais aussi des citations à caractère religieux, à commencer par cette épigraphe tirée de l'Imitation de Jésus-Christ : « Les désirs des sens nous entraînent çà et là, mais, l'heure passée, que rapportez-vous ? Des remords de conscience et de la dissipation d'esprit. » La maladie a souvent cloué Proust dans sa chambre, qu'il compare à une arche. L'observation du monde n'est pas incompatible avec le souci de l'intériorité. Selon Proust, « Les malades se sentent plus près de leur âme »<sup>15</sup>. Sans doute a-t-il beaucoup souffert pour parvenir à l'immortalité littéraire. À vingt-cinq ans, il osa déjà écrire : « Et de nos noces avec la mort qui sait si pourra naître notre consciante immortalité.<sup>16</sup> » ■

14. PROUST, *Sodome et Gomorrhe*, Préface d'Antoine Compagnon, folio classique, 1998 (1989), p. 401.

15. *Les Plaisirs et les Jours*, p. VII.

16. *Les Plaisirs et les Jours*, p. 185.